

On m'a mis en prison parce que je n'avais pas répondu à mon ordre de mobilisation, c'était en 39. J'étais en prison au Fort Saint-Nicolas à Marseille. C'était un fort à la Vauban, haut dans le ciel, placé au-dessus de la mer et là, il y avait des cellules dans lesquelles on enfermait des gens. D'abord, j'ai été seul dans une cellule et j'avoue que c'était extrêmement rafraichissant. La solitude lorsqu'elle est obligatoirement totale et qu'elle ne peut pas être interrompue par un téléphone, par une visite, est une chose admirable. On m'apportait une soupe à 10 heures du matin, une autre à 6 heures du soir, de dix heures du matin jusqu'à six heures du soir, j'étais sûr de ne voir personne, c'était parfait. En prison, on vit d'abord avec sa richesse intérieure, quand ça dure un peu plus longtemps, ses richesses s'épuisent, on a besoin d'autre chose. Au début, on a des réminiscences de lecture, on explore des livres qu'on a déjà lus, des livres importants, on se récite des poèmes, petit à petit, la mémoire retrouve les vers oubliés, et puis, on dort, on dort beaucoup. Au bout d'un mois de cellule, je fus obligé de me servir d'autre chose que de mes souvenirs. J'avais besoin de choses présentes, or des choses présentes, il ne s'en passe pas, le jour arrivait par le haut, de sorte que je ne voyais pas le paysage qui se trouvait de l'autre côté. Je ne pouvais m'intéresser à rien, sinon quelquefois par l'imposte de ma cellule. J'y voyais passer de petits nuages, c'était très important. Une fois, j'ai eu la surprise de voir passer un papillon, ça c'était prodigieux, le papillon est descendu devant l'imposte qui ne faisait que quelques centimètres. Là dans ce petit rectangle est venu le nuage puis le petit papillon. Ça n'arrive pas tous les jours, je les cherchais ces choses-là, ce fut un évènement considérable. Il nous faut un peu plus de matière pour vivre et, pour avoir plus de matière, je fus obligé de faire appel à mon imagination. Heureusement, je me trouvais dans une vieille prison dont les murs étaient couverts de salpêtre et de toutes ces cartes de géographie extraordinaires que pouvaient faire les boursoufflures de salpêtre. Je me mettais à plat dos sur mon lit et je regardais la carte de géographie prodigieuse de mon plafond. Il y avait des continents, des îles, des archipels, des presqu'îles, des isthmes. Tout ce qu'on veut. Un monde tout à fait imaginaire et tout à fait inconnu. Couché sur mon lit, les yeux au plafond, je faisais d'immenses périple. Je partais d'un coin sur un petit bateau et j'allais me balader sur des mers invraisemblables. Sur ces mers, il y avait des rencontres de personnages, de poissons, de monstres, de tempêtes, et à ce moment-là, la prison ne comptait absolument plus. Je m'apercevais au bout d'une heure de ce petit manège que les quatre murs de la prison étaient renversés et au moment même où j'y pensais, les quatre murs se reconstituaient.

Une chose me manquait, c'était la lecture. En me promenant dans la cour sans ayant l'air de nous parler, un détenu m'a demandé :

« est-ce que tu veux un livre ?

– bien sûr que je veux un livre.

-reste là, je vais te l'apporter. »

Au bout d'un moment, j'ai été frôlé, j'ai senti qu'on me glissait quelque chose dans la main, c'était un livre, j'ai mis ce livre sous mon treillis. Nous étions en octobre, il était six heures du soir et par conséquent il ne faisait plus jour, je suis rentré dans ma cellule et toute la nuit, j'ai caressé ce livre en me disant « Ah, demain matin, tu vas te réjouir de ta lecture ». Enfin, il a fait assez jour pour que je puisse lire. J'ai ouvert mon livre, c'était « L'histoire du canon de tranchée par le colonel de Babillot ». Ce fut une déconvenue, mais ce dont mes yeux avaient besoin c'était de la forme typographique, sans tenir compte du tout du sens, ça leur était égal, le colonel de Babillot leur suffisait.

Jean Giono